

Pampy, ce noir si attaché à ses maîtres et qui dit d'une façon si comique ses chansons en patois créole. Oui, l'on est heureux, bien heureux rue Moncey, mon père.

— De sorte que, si l'on t'offrait d'y habiter...

— Ne faites point de suppositions semblables, mon père, rien qu'à l'idée de vivre près de mes petits amis, de voir Morse et le jeune faou appuyer leurs têtes sur mes genoux, et d'entendre la guitare de Pampy, une bouffée de joie me monte à la tête. Et voyez-vous, père, cela est malsain de rêver d'impossibles choses, et de comparer la richesse d'autrui avec sa médiocrité. Pour rien au monde je ne voudrais être envieux, et j'évite de m'attrister sur mon propre sort, en regardant ceux qui sont riches, ceux qui marchent au lieu de végéter comme je fais.

— C'est vrai, dit-il, l'envie est malsaine ! et comme elle naît vite, comme elle grandit ! Une couvée de reptiles ne pullule pas davantage dans le tronc de l'arbre où elle niche.

Puis, secouant sa préoccupation, Jude reprit :

— Ce n'est pas un rêve, si tu le veux, mais bien une réalité que le séjour dont je te parlais à l'hôtel Pont-Joubert. René va partir pour quelques mois, des années peut-être : il m'a supplié de le remplacer près de ses enfants, de m'installer avec toi rue Moncey.

— J'espère que tu as accepté ? demanda Coelio dont le visage s'empourpra. Mon Dieu, quelle joie ! quel paradis !

— Je ne sais, je ne sais, dit Maloœuvre d'abord tout à l'idée d'obliger Pont-Joubert, à l'espoir d'améliorer ta vie et de te voir plus souvent sourire, j'ai accepté. Depuis mon retour dans cette maison j'hésite.

— Pour quelle cause ? demanda Coelio

— On peut exister sans luxe quand on est accoutumé à une vie simple ; mais dès qu'on a pris l'habitude d'un grand train de maison, il en coûte beaucoup d'y renoncer. En vain, depuis quinze ans, je multiplie les efforts, je lutte pour arriver à la fortune, je ne sais quel démon se place toujours entre moi et l'accomplissement de mes vœux. On dirait qu'une volonté implacable ne me permet pas de franchir le chiffre moyen d'un revenu que je voudrais centupler. Ce que je gagne sur une opération, je le perds dans une autre, les sports ne font que compenser mes primes ; je manque les occasions larges de bénéfice et je recueille les rognures de la corneille, et cependant j'aurais voulu être riche, immensément riche.

— Je comprends, dit Coelio, pour moi...

— Oui, pour toi que j'eusse environné d'un luxe intelligent, pour toi qui sans cesse aurais en sous les yeux des armes d'art précieuses sous toutes les formes, pour toi que j'eusse entouré de jeunes amis, de professeurs habiles et qui aurais oublié ton infirmité au milieu de distractions sans cesse renouvelées.

— Votre affection me suffit, mon père ; cependant, comme vous j'eusse aimé toutes les joies que possède Cyrille, si vous pouviez me les donner, quittons sans regret cette maison sombre, allons rue Moncey, entre Marie-Ange et Cyrille... Peut-être mourrai-je jeune ! Eh bien ! je serais content d'avoir eu cette phase de joie avant de mourir...

— Mais quand Pont-Joubert reviendra ?

— Nous rentrerons ici, mon père.

— Oui, mais tu trouveras les chambres plus froides, les balcons sur lesquels s'étaient tes fleurs, plus étroits, ta vie plus solitaire... L'homme qui ne veut pas prendre goût à l'ivresse, ne doit jamais prendre une seule fois dans le vin l'esprit du temps, l'oubli de la souffrance... Il est dangereux de frôler le luxe, il communique un mal terrible, un mal dont j'ai peur...

Maloœuvre prononça ces derniers mots d'une voix sourde.

— Père : père : je vous en prie, si vous m'aimez, dit Coelio.

— Si je t'aime ! s'écria Jude, je t'aime jusqu'à la folie, jusqu'à... Il n'acheva pas, saisit à deux mains la tête de son fils et la couvrit de baisers.

— Tu es bon ! dit-il, tu es bon !

Jude retira presque avec violence les mains sur lesquelles Coelio collait ses lèvres ; il prit la lampe, serra ses papiers, et dit, de loin, adieu à son fils.

Rentré chez lui, Jude se promena avec agitation, et toujours revenait à son esprit cette même idée :

— Il n'est pas sain de vivre pendant quelque temps d'une autre existence que celle qui nous est propre... L'envie peut nous mordre au cœur et Dieu sait où nous conduit l'envie...

Cependant, le lendemain, après s'être fait excuser auprès de M. Molseï, Maloœuvre quitta son modeste appartement pour aller s'installer à l'hôtel de la rue Moncey.

M. Pont-Joubert les attendait ; la veille, après le dîner, en présence de miss Emily et de Lucien Lavergne, le mari d'Ina avait annoncé son départ.

— Rassurez-vous, répéta-t-il, en voyant la douloureuse consternation de Cyrille et de Marie-Ange, quelques mois suffiront pour régler mes affaires et je reviendrai en France, retrouver près de vous le bonheur auquel je renonce avec tant de peine.

Malgré leur jeunesse, Cyrille et sa soeur, comprenant qu'ils ajouteraient à la douleur de leur père, en lui montrant l'intensité de leur chagrin, refoulèrent courageusement leurs larmes ; et Pont-Joubert, en rentrant dans son appartement, remercia Dieu d'avoir fait pour lui cette scène moins douloureuse qu'il ne la redoutait.

Il ne sut jamais qu'après l'avoir quitté, Marie-Ange et Cyrille, dans leur désespoir de voir s'éloigner un père dont ils n'avaient jamais été séparés, s'étaient réunis dans le petit salon d'étude, et, qu'en dépit des conseils de Lavergne et des instances de miss Emily, ils étaient restés à pleurer dans les bras l'un de l'autre.

Tout en essayant de calmer les pauvres enfants, l'Irlandaise sanglotait à fendre l'âme, et dans cette maison, la veille encore, pleine de chansons et de rires, Lavergne fut le seul qui conservât cette sérénité puissante, qui permet aux natures de cette trempe de venir en aide aux cœurs brisés.

— Mon cher enfant, dit Lucien à Cyrille, quand il réussit enfin à le séparer de sa soeur, vous avez presque l'âge d'homme, un malheur inattendu fond sur vous, et soudain vous vous laissez abattre. Je vous en supplie, faites appel à votre force morale, donnez l'exemple de la fermeté à Marie-Ange, songez à la violence que s'impose votre père pour ne pas laisser éclater sa douleur. La vie est un rude combat, mon enfant, puissiez-vous ne jamais souffrir une douleur plus aiguë que le regret causé par une séparation momentanée.

Cyrille, en dépit des conseils affectueux de Lavergne passa toute la nuit dans une crise de pleurs que l'exaltation de son caractère pouvait rendre dangereuse ; au matin, il plongea son visage dans l'eau fraîche, fit sa toilette, alla embrasser Marie-Ange, qu'il trouva pâle, mais résignée, et descendit avec elle au salon.

M. Maloœuvre s'y trouvait déjà avec Coelio.

La présence de celui-ci amena une diversion. Les devoirs de l'hospitalité arrachèrent Cyrille à sa tristesse ; Lavergne fit en sorte qu'une partie de la journée son élève se trouvât encore à installer commodément le jeune infirme. Mais, bien que Cyrille se montrât très bon pour Coelio, celui-ci comprit vite que Marie-Ange lui serait une plus fidèle et plus sympathique compagne.

Après le dîner, M. Pont-Joubert emmena Maloœuvre dans sa chambre, afin de lui remettre certains papiers. Quand tous deux rentrèrent dans la grande pièce où se trouvaient les enfants, ils trouvèrent miss Emily jouant sur le piano une élegie navrante. Cyrille écoutant une leçon d'histoire que Lavergne lui donnait à voix basse, et Marie-Ange soutenant à deux mains un livre de magnifiques gravures dont Coelio tournait les feuillettes.

— Ami, dit Pont-Joubert d'une voix émue, en contemplant ce tableau paisible, je te le jure, quoi qu'il advienne désormais, je regarderai Coelio comme le frère de mes enfants.

E  
cher  
fatig  
Il  
abse  
d'un  
cette  
R  
n'a j  
pour  
je n'  
de c  
A  
rédig  
A  
mett  
rait  
si, de  
lui ;  
tuteu  
Le  
tecto  
voyag  
geant  
tout j  
à son  
Par  
leur t  
son a  
la pla  
tés à l  
ment  
payer  
mille  
Emily  
Ce l  
Joubert  
lecture  
cessive  
S'il  
le vica  
trembl  
stupeu  
mesuré  
Pont  
nérosit  
— T  
besoin  
hiteron  
ma vie  
j'engag  
de. En  
dans la  
ne pour  
Jude  
venait  
ment ét  
son tim  
— Jo  
inutiles  
sant de  
Avant j  
solé par